

# Accuser le coup

**L**e 13 novembre dernier, *J'accuse* de Roman Polanski sortait sur les écrans français accompagné d'un scandale sur des violences sexuelles commises par le réalisateur dans le passé. Sans minorer la gravité de celles-ci, je voudrais mettre ici l'accent sur un autre rapport d'apparence plus lointain entre présent et passé. À peu près au même moment, le hors-série n° 21 de *Valeurs actuelles* présentait un dossier intitulé *Algérie française. Les vérités interdites*, comptant un article signé Bruno Larebière intitulé « Benjamin Stora, "l'historien officiel" ». Quel rapport ? De prime abord aucun. Un regard plus attentif nous fait pourtant retrouver, en passant par ce prisme cinématographique, une France qui a su traverser le siècle sans prendre une ride, malgré les allures de sagesse dont elle a su, et sait se parer. Une France ultraconservatrice, ultra-cléricale (homophobe et contre l'avortement), xénophobe (antisémite, raciste), colonialiste et revancharde qui tient fermement sa position face à une autre France, éclairée, dont le sens démocratique entretient l'idée d'une terre d'asile qu'elle a dû être, qu'elle serait ou qu'elle pourrait encore être. Une France dont on aimerait que chacun de ses villages puisse devenir un Chambon sur Lignon.

*J'accuse*, on sait que le film présente l'affaire Dreyfus à travers le personnage du Colonel Georges Picard, celui par qui le scandale et avec qui la vérité sur l'innocence d'Alfred Dreyfus seraient arrivés. Le Picard de Polanski est séduisant, c'est d'ailleurs le seul personnage masculin à l'être. Charmeur, héroïque, fin escrimeur, pugnace, pourvu d'un sens indéfectible de la droiture, c'est ce que l'on retiendrait de cet homme, sans tache, portant beau son uniforme. Si ce n'était qu'une courte séquence dévoile tout au début une autre personnalité qui sied moins à la belle prestance dont seul Jean Dujardin, dans le répertoire contemporain des acteurs français, pouvait nous régaler. À travers cette séquence – où l'on voit une manifestation d'honnêteté de la part du réalisateur levant en un clin d'œil un pan du rideau –, Picard ne cache pas l'antisémitisme qui à l'égal de ses pairs l'habitent.

Or, à la différence de ces derniers, et tout à son honneur, il éprouve un haut sens de la justice qui transcende ses convictions. Parce qu'il est un des cadres de l'armée française, fidèle non à sa hiérarchie mais à la patrie qu'il sert, il ne supporte pas que celle-ci soit entachée par la condamnation d'un innocent, issu de surcroît du même corps que lui. Mais quand, à la fin du film, Dreyfus, dont on aurait difficilement pu imaginer le portrait brossé de façon plus antipathique, vient réclamer auprès de lui devenu ministre l'avancement de carrière que

ses années de bagne lui ont fait perdre, Picard l'éconduit. Là, le rideau tout entier tombe, plutôt qu'il ne se lève.

Picard, c'est un peu cette France qu'incarnait Michel Simon dans *Le Vieil homme et l'enfant*, antisémite bougon et sympathique à la fois, d'un autre âge, qui avait sauvé un Juif, par humanité (non pour l'humanité). Il est dans l'air du temps de penser qu'au sein des fonctionnaires de l'État il existe des hommes capables de refuser d'obéir à des ordres iniques au risque de leur position, parfois de leur vie. Mais on ne peut identifier Picard à ce geste. Picard, qui est d'ailleurs bien moins la clé de la vérité sur l'affaire Dreyfus que Polanski ne nous le laisse croire, représente une France qu'on aurait aimé moribonde, mais dont on sait qu'elle donne régulièrement des signes de bonne santé. Celle des caricatures antisémites qui n'avaient rien à envier à l'esprit du *Stürmer*, celle de la haine batailleuse, de l'alternance de mépris et de paternalisme envers ceux qu'elle considère comme ses inférieurs (races ou genres). Celle dont les journaux, du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années trente, s'en prenaient directement aux Juifs en commençant par leur physique.

Toute chose dont l'article mentionné ci-dessus nous rappelle, aujourd'hui même, l'actualité d'autant plus vive qu'on a l'impression que de telles convictions ne sont plus gênées de se déclarer sans ambages, notamment dans un magazine qui se donne des allures respectables (même si son orientation d'extrême droite ne trompe personne). C'est ainsi que Benjamin Stora est d'emblée stigmatisé pour sa corpulence, comparé à un « gros chat » (*sic*) et croqué en homme de pouvoir aux gouvernes de la navette qui relie les gouvernants français à l'Algérie. Le brûlot joue sur deux registres. Il le présente en habit d'« Historien officiel », mais aussi en éminence grise trouvant sa place dans une théorie du complot que doit affectionner *Valeurs actuelles*. En effet, qu'un Juif soit spécialiste de l'histoire la plus douloureuse des anciennes possessions françaises, cela doit en déranger plus d'un, quand on sait de surcroît combien les événements d'Algérie ont permis, à plus d'un intellectuel portant rétrospectivement un regard sur la France des années 1940, de prendre conscience du génocide des Juifs et, à la fois, de se mobiliser contre les guerres coloniales.

En ce sens, plutôt que de continuer à critiquer le travail de mémoire faut-il l'entretenir, en se décillant les yeux sur les extrémismes qui ont bonne mémoire, pour autant qu'ils sont aussi des objets de transmission et de commémoration dont on a trop longtemps détourné le regard. /

Philippe Mesnard

## “J'accuse”

**O**n 13<sup>th</sup> November last year, Roman Polanski's *An Officer and a Spy (J'accuse)* was released in France under a cloud of controversy as protests arose once again against the unpunished sexual violence perpetrated by the filmmaker in the past. Here, I would however like to emphasize another kind of relationship with the past. At around the same time, a special edition of *Valeurs actuelles* was published with the title *French Algeria: The Forbidden Truths (Algérie française. Les vérités interdites)*, including an article by Bruno Larebière entitled ‘Benjamin Stora: “Official historian”’. What link might we draw between the two? Ostensibly none. However a more inquisitive examination, facilitated by this cinematic reference, reveals a France that has changed little in over a century, despite the enlightening moments it has traversed and the wise allure it has donned. This is a France which is deeply conservative, deeply clerical (homophobic and anti-abortion), xenophobic (anti-Semitic and racist), colonialist and vengeful and which is taking a firm position against another France, one which is enlightened, in the democratic sense of the safe haven, that it once was, and that it might or could still be. A France in which every one of its villages might follow the example of the residents of Chambon sur Lignon, in sheltering the vulnerable from violence, intolerance and hunger.

In *An Officer and a Spy*, the Dreyfus affair is presented through the eyes of Colonel Georges Picard, who is said to have broken the scandal and whose testimony finally proved Alfred Dreyfus's innocence. Polanski's Picard is seductive, indeed he is the only male character to be so. A charmer, heroic, a fine fencer, combative, endowed with an unshakable sense of justice: these are the traits this character leaves us, those of a man, without any black marks to his name, an exemplary wearer of the army uniform. There is only one short early sequence that lifts the veil on another side to his character altogether, less befitting of the elegant presence, that only Jean Dujardin could bring out. In this sequence – in which we see an inkling of the director's honesty, as he briefly pulls back the veil – Picard is not shy about his antisemitic sentiments which closely resemble those of his peers.

To his credit, what distinguishes him from his fellow soldiers is his deeply held sense of justice, which transcends any personal convictions, because he is an officer in the French army, loyal not to his superiors but to his country. He will not stand any stain on the army's reputation that would arise from the conviction of an innocent man, especially a military man like himself. Nevertheless, when at the end of

the film, Dreyfus, the presentation of whom in this film has been exceedingly and surprisingly unsympathetic, comes to Picard as the new Minister of War in order to demand that he be promoted to make up for the lack of advancement that his years of imprisonment have cost him, Picard flatly refuses. This time there is no doubt about Picard's antisemitic tendencies.

Picard encapsulates the France we see in Michel Simon's character in *The Two of Us (Le Vieil homme et l'enfant* [Berri, 1967]): a grumpy middle-aged anti-Semite who is nonetheless friendly at heart, who saved a single Jew, out of a sense of humanity but not for humanity. He is a man of his time, who thought that in the heart of the state bureaucracy, there were men capable of refusing unjust orders, risking their positions and even their lives to do so. However, we cannot see in this nonetheless remarkable decision, a means of getting to the heart of what drives Picard. Although much less integral to the resolution of the Dreyfus affair than Polanski would have us think, Picard represents a France that we wish were a historical relic, but which we know shows regular signs of being in robust health. The France of anti-Semitic caricatures, which owe much to the style and spirit of *Stürmer*, the France of hateful warmongering, of alternating contempt and paternalism towards those it considers to be its inferiors. The France whose newspapers directly attacked Jews, focussing especially on their physiognomy, from the 19th century through to the 1930s.

Larebière's article reminds us of all of these facets of France; it appears that today such opinions can be feted openly and plainly in a supposedly respectable magazine (even if its far-right convictions are far from respectable). In this way, Benjamin Stora is attacked for his corpulence, compared to a “fat cat” (*sic*), and depicted as a powerful influence on French rule in Algeria. A Jewish specialist in the most painful period in the history of France's former colonies, Stora clearly upsets many people, not least because he is an intellectual turning a critical eye on 1940s France, but also because we know how much the events in Algeria enabled us to become aware of the genocide of the Jews and at the same time, to mobilise against the colonial wars. As such, rather than continuing to criticise work on memory, we must continue it, keeping our eyes open to extremist views that have not been forgotten; they too constitute the objects of communication and commemoration from which we have for too long chosen to look away. /

Philippe Mesnard

Traduit du français par Oliver Kenny